

## **LA COLLECTION D'AMULETTES JAPONAISES DE BERNARD FRANK : CE QUE PERMET LA CREATION D'UNE BASE DE DONNEES**

### **Introduction générale au panel**

Ce panel se donne pour objet de présenter le travail effectué par une petite équipe accueillie au sein de l'UMR 8155 « Centre de recherche sur les civilisations chinoise, japonaise et tibétaine » (Collège de France), autour de la collection des talismans de papier (*ofuda* お札) rassemblée par le professeur Bernard Frank. La première intervention rappellera ce qu'est cette collection et dira ce qu'on s'apprête à en faire en construisant une base de données accessible sur l'Internet. La seconde fera un état des lieux des projets que suscite cette collection au Japon. La troisième montrera comment les amulettes peuvent être des matériaux de premier ordre pour qui veut reconstruire et décrire un culte rendu à une divinité particulière.

Ce premier exposé sera développé en trois points : Je présenterai tout d'abord la collection d'amulettes de Bernard Frank, son histoire, son originalité. Je rappellerai ensuite ce qu'était l'intention du professeur Frank et me permettrai d'évoquer quelques questions que cela peut faire naître. J'évoquerai enfin les principales caractéristiques de la base de données qui est en construction<sup>1</sup> et ce qu'il est souhaitable qu'elle soit, pour la recherche et pour le grand public.

### **I. La collection d'amulettes japonaises rassemblée par Bernard Frank<sup>2</sup>**

---

<sup>1</sup> Yves Cadot (Inalco, CEJ) constitue la cheville ouvrière de ce projet, financé par la Toshiba International Foundation, et auquel ont participé le CNRS, l'Université Kokugakuin, l'Historiographical Institute de l'université de Tôkyô (Shiryô hensan-jo) et l'International Research Center for Japanese Studies (« Nichibunken »). La base est accessible à l'adresse : <http://www.ofuda.org>

<sup>2</sup> La collection Frank a déjà fait l'objet de présentations en français, anglais et japonais. Nous nous appuyons ici sur les versions françaises et anglaises (non publiées) de deux textes rédigés par le responsable de l'équipe, Josef Kyburz : « Les charmes japonais en Europe » (*Yôroppa ni kiteiru nihon no ofuda – sono mitsu no korekushon* ヨーロッパに来ている日本のお札 — その三つのコレクション), conférence prononcée en

Si les premiers *o-fuda* arrivent en Europe au milieu de l'époque d'Edo, c'est de manière isolée, comme objets de curiosité, sans qu'il y ait volonté de créer une véritable collection. On note ainsi la présence dès le début du XVIII<sup>e</sup> s. d'une reproduction fidèle, en taille réelle (455 x 310 mm), d'une effigie, *o-sugata*, du Bodhisattva Kanzeon à 33 bras (Table XXXVII de l'*Histoire du Japon* de Kaempfer (1727, éd. fr. 1729). L'original, en possession de l'éditeur Hans Sloane, serait toutefois, de l'aveu même de Scheuchzer qui en réalisa le calque, d'origine chinoise. On remarque encore une gravure de Gozu tennô (peut-être Ganzan daishi?), selon un dessin original de la main de Kaempfer, qui reprendrait le motif des amulettes qu'il avait vues collées aux portes et aux piliers des habitations japonaises (Table XXI, fig. 10). Il est vrai que dans ce genre, on peut remonter au moins à *China monumentis* (Athanas Kircher 1657), où est reproduite une gravure similaire.

La première collection digne de ce nom est due à la collaboration de trois grands noms du début Meiji. Rassemblée en quelque seize années par Basil Hall Chamberlain, à la demande de l'anthropologue Edward B. Tylor, pour le Pitt-Rivers Museum de l'Université d'Oxford où celui-ci enseignait, elle doit une partie importante de ses spécimens aux pèlerinages de Lafcadio Hearn dans les différents temples et sanctuaires du Japon. Elle comprend 400 pièces, toujours accueillies aujourd'hui au Pitt-Rivers Museum<sup>3</sup>. Chamberlain, tout en en pourvoyant le musée d'Oxford, ne semble pas avoir eu un intérêt particulier pour ces « accessoires de piété populaire et de superstition », comme il les appelle dans son *Japanese Things* (article « Charms and Sacred Pictures » ; CHAMBERLAIN 1971 : 86-87). Il semble qu'il en ait reçu des boîtes entières en provenance de Hearn. Il y ajoutait alors ses propres commentaires et faisait ensuite parvenir le tout au directeur du musée d'Oxford (CHAMBERLAIN 1933, cité par KUSUYA 1986 et SAKADE 2004). Le registre du musée d'Oxford liste 1320 items provenant de Chamberlain : objets de la vie quotidienne, instruments de musique, cerfs-volants, plusieurs centaines d'objets religieux, urnes funéraires d'Okinawa, objets aïnous... La quasi-totalité lui fut achetée, sans que l'on en connaisse toutefois le prix.

La seconde collection a été constituée par le chercheur français André Leroi-Gourhan, lors de son séjour au Japon, de 1937 à 1939, pour le compte du musée d'ethnographie du Trocadéro à Paris. Elle contient 900 pièces, actuellement au Musée d'ethnographie de la ville

---

2004 à l'Université Kokugakuin daigaku ; « Japanese Historical Documents and Foreign Collections » (KYBURZ 2005).

<sup>3</sup>. Cf. [www.prm.ox.ac.uk/japan](http://www.prm.ox.ac.uk/japan), consulté en décembre 2006.

de Genève. On peut connaître les intentions de Leroi-Gourhan grâce au recueil posthume établi par Jean-François Fesbre où figure un important manuscrit intitulé « Formes populaires de l'art religieux au Japon » qui traite, sur 90 pages, exclusivement des genres « Éma » et « Omocha » (LEROI-GOURHAN 2004 : 277-377).

Lorsqu'il rentre à Paris, en 1939, Leroi-Gourhan rapporte au Trocadéro « 700 objets », dont un dixième environ sont des *o-fuda*. L'ethnologue français s'intéressait personnellement à ces « images populaires », puisque ses recherches à l'époque portaient sur l'iconologie de l'animal dans l'Asie septentrionale. A ce titre il s'était constitué une riche collection à son propre compte, tant et si bien qu'il pouvait proposer au musée Guimet, fin 1938, « environ 300 gravures sur bois figurant les divinités de temples bouddhiques et shintoïstes (feuillettes vendus aux pèlerins) pour la plupart anciens et comprenant, entre autres, une série complète des 33 temples du Kansai et des 88 temples de Shikoku » (*Ibid.* : 67). Comme Chamberlain, Leroi-Gourhan pose une différence – que nous n'assumerions pas – en fonction de la provenance des amulettes, bouddhiste ou shintoïste (*Ibid.* : 77), et propose de distinguer les *o-fuda* (« bois gravés bouddhiques ») des *o-mamori* (« les mêmes shintoïstes »).

La troisième et dernière collection que nous connaissons est celle de Bernard Frank. Commencée en 1954, elle fut poursuivie, alimentée, complétée tout au long de sa vie, soit durant près de 40 ans. Elle rassemble près d'un millier de pièces, la plupart datant des années 1970, gardées dans de grandes boîtes en carton dans le bureau même du professeur, au Collège de France, à Paris, depuis que son épouse les a léguées à l'équipe de l'Institut des Hautes Etudes Japonaises, dont Frank avait été le directeur.

## **2. Les caractéristiques de la collection Frank**

Contrairement aux deux précédentes, la collection de Frank est personnelle : elle n'a pas été faite pour un musée, à la demande d'un patron, mais sur fonds propres. Elle n'a pas non plus sollicité les services de professionnels (Chamberlain et Leroi-Gourhan se sont beaucoup fournis chez les antiquaires et autres revendeurs). Et pourtant c'est sans doute la plus construite, car elle a été pensée pour former un ensemble. Elle relève de l'expérience physique d'un homme, accumulant les traces de ses passages dans plus de deux mille temples ou sanctuaires de tout le Japon, et d'un projet intellectuel précis : parvenir à présenter, grâce à un média populaire, la totalité de ce qu'est la religion au Japon, ou, pour le dire avec des mots

plus fidèles, dresser « le panthéon complet du ciel japonais » (KYBURZ, *op. cit.*)<sup>4</sup>. Car l'objectif de la collection de Frank est bien de reconstituer, image après image, la multitude des dieux et divinités qui ont peuplé l'imaginaire japonais, d'assembler pièce par pièce cette immense panthéon auquel des dizaines de milliers de temples et de sanctuaires sont consacrés à travers le pays. En cela Frank s'insérait dans une longue tradition occidentale de présentation encyclopédique par l'image d'un large corpus de divinités. On pense ici aux *Imagini de gli Dei delli Antichi (Images des dieux des anciens)* publiées à Venise en 1556 par Vincenzo Cartari et que Frank évoque d'ailleurs dans le Catalogue du musée Guimet (1991 : 14-15) : « [cet ouvrage] visait à rassembler l'histoire et les représentations de l'ensemble des divinités vénérées en Grèce ou à Rome, y compris celles importées d'Orient et d'autres régions périphériques comme les pays des Celtes ou des Germains. L'année 1615 verra paraître à Padoue une édition augmentée d'une seconde partie, due à un certain Lorenzo Pignoria, où seront intégrés les dieux que l'Europe avait nouvellement découverts à la suite de ses grandes expéditions maritimes : dieux des « Indes Occidentales » – c'est-à-dire de l'Amérique – et des « Indes Orientales », et, au premier chef parmi ces dernières, divinités du Japon ou du moins ce que l'auteur a pu en savoir. » Dessins faits d'après description et donnant « l'étrange impression d'œuvres antiques ou chrétiennes abâtardies » ou illustrations réalisées *de visu* sans doute d'après des sculptures ramenées par les missionnaires : ces « premières icônes culturelles japonaises que le public Occidental ait eu l'occasion de contempler » sont aussi japonaises que Roland Barthes était occidental dans les journaux qui annonçaient sa venue (BARTHES 1970 : 119-126).

On entrevoit encore combien le projet de Frank est dans la droite file de celui d'Emile Guimet : l'établissement du panthéon bouddhique japonais grâce à la collection de très nombreux spécimens (quelques sept cents) de la statuaire bouddhique japonaise. Il se comprend, me semble-t-il, dans le contexte de cette pensée universaliste, désireuse de synthèses encyclopédiques, qui caractérise la France depuis le XVIII<sup>e</sup> s et les lumières. Mais il s'appuie également sur une longue tradition établie au Japon et dont on peut remonter les méandres en s'intéressant au mode de classement des divinités choisi par Guimet, puis par Frank.

---

<sup>4</sup> Pour ce qu'en pensait Frank, « *E-fuda no o-fuda* – Images gravées des temples du Japon : Un essai de corpus raisonné », Ms. de la communication faite au 5<sup>e</sup> Colloque franco-japonais, 1988, 19 p., dont il existe une traduction japonaise partielle (SAKAI Tadao 1991 : 3-25). Voir également (FRANK 2006).

## Les catégories de divinités retenues

La collection du Musée Guimet fut réunie par Emile Guimet principalement lors de son voyage au Japon du 26 août 1876 au début du mois de novembre 1876. Qu'en moins de trois mois Guimet ait pu rassembler autant de trésors<sup>5</sup>, et de manière aussi cohérente, prouve qu'il suivait un plan, dont Bernard Frank essaya de montrer les lignes directrices<sup>6</sup>. Rappelons seulement que Guimet s'appuyait sur les *Mémoires pour servir à la description du Japon* de Siebold (1832), dont la partie relative à la religion fut publiée pour la première fois en 1851, par Hoffmann, savant disciple de Siebold, sous le titre – révélateur pour nous des filiations scientifiques – de *Pantheon von Nippon*. Or cet ouvrage était une présentation critique d'une importante somme iconographique japonaise des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> s., le *Butsuzô zui* 仏像図彙 [Répertoire illustré des images bouddhiques], héritière elle-même d'une tradition savante datant de plus d'un demi-millénaire, qui aurait été apportée au Japon de la Chine des Tang avec les doctrines ésotériques (*mikkyô bukkyô* 密教仏教)<sup>7</sup>.

C'est donc en se basant sur une tradition savante chinoise, consistant à regrouper les êtres vénérés dans le bouddhisme en catégories hiérarchisées pour refléter l'organisation du monde de l'éveil, que Guimet organisa un classement des êtres vénérés en quatre catégories de base : bouddha, bodhisatva, rois de science, dieux, auxquelles sont ajoutées deux autres catégories : celle des *gongen* et celle des grands saints (*kôshô*). C'est cette typologie que Frank

---

<sup>5</sup> Trois cents peintures, six cents sculptures, mille livres, la plupart des pièces datant des 18 et 19<sup>e</sup> s.

<sup>6</sup> On se reportera à l'explication fournie par Frank dans le catalogue du Musée Guimet (FRANK 1991 : 13-62). Cette politique d'achats iconographiques menés systématiquement fut poursuivie par Guimet après son retour en France, afin de pouvoir prendre en compte toutes les sectes bouddhiques. Le premier musée fut fondé en 1889. La première exposition organisée par Bernard Frank se tint en 1968 et déclencha une prise de conscience, en particulier du pouvoir politique, de l'intérêt de la collection.

<sup>7</sup> La montée en puissance d'autres courants bouddhiques accordant une moindre importance à l'iconographie (zen, terre pure) s'était certes traduite par un certain désintérêt pour ce genre de livres. On ressentit toutefois le besoin, à l'époque Genroku, de procéder à un recensement des divinités. La première version du *Butsuzô zui* fut établie en 1690 (Genroku 3) sous le titre plus complet de *Busshin reizô zui* (Répertoire illustré des saintes images des bouddha et des dieux). Elle connut une réédition en 1783 (Tenmei 3) sous le titre *Zôho shoshû butsuzô zui* (Répertoire illustré des images bouddhiques des diverses sectes, édition augmentée). Les illustrations, assez simples, sont en réalité complètement refaites grâce au concours du peintre Tosa Hidenobu, qui rajoute par ailleurs 118 figures. Ce dernier ouvrage sera réimprimé régulièrement. Le *Pantheon* de Hoffmann utilise sans doute l'édition de Kansei 8 (1796), la plus grande partie (bouddhas) étant reprise sans grands changements par rapport au texte japonais. Les illustrations peuvent toutefois être agrandies, ou même remplacées par d'autres, issues des *manga* de Hokusai par exemple (FRANK 1991 : 19).

conserva et que nous avons adoptée dans un premier temps, pour classer les amulettes de sa collection.

La tradition intellectuelle que nous évoquions plus haut fut donc élaborée dans le monde bouddhique : c'est sans surprise que l'on constate la minceur de la place réservée au non-bouddhique, au « shintô » par exemple. Celui-ci n'occupait d'ailleurs, dans le premier musée de Guimet, qu'une seule vitrine, la première (inévitablement !), celles des « croyances primaires ». On y trouvait disposés des livres et des objets rituels : *torii* miniatures, miroirs, bandelettes de papier rituelles (*gohei*), instruments de musique, l'ensemble étant complété par des tableaux du peintre Felix Régamey, qui avait accompagné Guimet au Japon, et qui montraient des scènes des sanctuaires d'Ise<sup>8</sup>.

Je dois, à ce stade de ma présentation, avouer quelques doutes, probablement bien contemporains, et qui n'enlèvent d'ailleurs rien à mon admiration pour l'ambition encyclopédique de Bernard Frank. Doutes que l'on voudra bien pardonner en les imputant à mon inexpérience et à ma position, non pas celle d'un historien des religions mais d'un ethnologue-folkloriste, centrant son travail sur ce qu'il a été convenu d'appeler le « shintô-folklorique ». En un mot : est-il possible de retracer un panthéon japonais, alors que les divinités changent de noms et de visages selon les interlocuteurs, et sont, pour l'essentiel, non connues par leur nom propre mais par le lieu auquel elles sont attachées ? Le mot même de panthéon (ensemble des divinités qui entretiennent entre elles des relations de complémentarité) a-t-il un sens dans le contexte japonais ? Car, si j'ai bien compris, panthéon signifie « ensemble des dieux d'une nation ou d'un peuple », et laisse à penser que les divinités forment ensemble. Mais c'est supposer, en l'utilisant, que l'addition des dieux vénérés un jour ou l'autre par une partie ou l'autre des *Japonais* (en pariant que ce terme désigne effectivement un ensemble culturel homogène) constitue elle aussi un ensemble, avec sa logique d'ensemble, sa hiérarchie, ses éléments qui s'organisent les uns en fonction des autres. Telle n'est pas ma compréhension des phénomènes religieux japonais. Il n'est pas indifférent, d'ailleurs, que la traduction en japonais de ce mot soit justement : *panteon*, un

---

<sup>8</sup> Il faut dire que cette relative discrétion tient bien sûr au désir de Guimet et à la formation de Frank, mais également à la nature même du shintô, qui fait relativement peu de cas de représentations iconographiques. Comment mettre alors en scène le shintô dans un musée, en l'absence ou quasi absence d'objets de vénération singuliers, estampillés par l'histoire de l'art ?

terme évidemment non vernaculaire et que je crois, pour l'avoir tester, peu compréhensible, même pour des intellectuels japonais<sup>9</sup>.

Si le projet de Guimet peut s'admettre, parce qu'il s'agit du bouddhisme, n'est-ce pas encore plus étonnant de vouloir constituer un panthéon des phénomènes religieux japonais *dans leur totalité*, y compris de ce qui relève de la religion populaire ?

De quelle « religion populaire » parlent d'ailleurs les *fuda* ? Leur forme (rudimentaire, il s'agit, en fin de compte, de petits morceaux de papiers), leur production (massive), leur public (varié certes, mais également populaire), suffisent-ils à en faire un média permettant d'avoir accès à la religion pratiquée par le commun des mortels ? Je ne le crois pas, si l'on se cantonne à une analyse des motifs des amulettes : l'iconographie des *fuda* est, pour ce que j'en ai vu, fondamentalement issue d'une tradition esthétique et religieuse savante, même si elle apparaît simplifiée par rapport aux statues de Guimet par exemple<sup>10</sup>.

Faudrait-il croire que ce grand professeur, que nous vénérons pour son savoir, et que nous respectons pour sa bonté, faisait montre d'une grande naïveté ? Naïveté de considérer que le Japon constitue un ensemble culturel, que les religions japonaises peuvent permettre de circonscrire (ou alors : dont elles expriment l'essence) ? Naïveté de croire qu'on peut épuiser la diversité des formes japonaises ? Pour le dire plus durement encore : Le projet de Bernard Frank serait-il décalé par rapport à la réalité japonaise ? Est-ce ainsi qu'il faudrait comprendre l'absence de projets de collection similaires au Japon<sup>11</sup> ?

---

<sup>9</sup> Frank était bien conscient des questions que posait ce terme. Il les présente et les discute au tout début d'un article consacré à Bishamon-ten, « grande figure du panthéon bouddhique », d'ailleurs publié dans le premier volume de *Japon Pluriel* (Frank 1995 : 11-41) pour conclure (p.13) : « Le Japon ne s'est guère trouvé dans des situations qui l'aient conduit à poser dans un cadre élargi une réflexion sur la nature du polythéisme. Cela pourrait expliquer qu'il n'ait pas non plus éprouvé la nécessité de donner dans son vocabulaire une solide assise à un terme comme 'panthéon', super-ordonné à ceux par lesquels il avait désigné, sans généraliser davantage, les deux ensembles familiers à son expérience, qui étaient celui des « huit cents myriades de kami » et celui de la vaste collectivité des 'personnages vénérés' ». Voilà donc pour le constat du faible usage du terme, hormis dans son sens, exotique pour le Japon, de « temple consacré à tous les dieux ». On peut se demander finalement s'il n'y a pas, parallèlement à l'absence du concept en japonais, une réelle différence de conception de ce qu'est ce « polythéisme ». Frank ne me semble pas envisager cette question dans son article.

<sup>10</sup> L'exemple proposé par Josef Kyburz dans ce panel me semble justement être un cas particulier, et donc particulièrement intéressant.

<sup>11</sup> Il est vrai qu'un tel décalage est, je crois, le propre de la plupart des chercheurs occidentaux : la question que nous posons à la culture japonaise (chez Frank : « Quel est votre panthéon » ?) est inadéquate (car exogène), le cadre que nous retenons (« toute la religion ») de guingois par rapport à la réalité (BUTEL 2006).

Mais alors, dira-t-on, pourquoi donc, dans ces conditions, continuer le travail de Frank ? Est-ce seulement respect à un maître décédé ? Sentiment qu'en mettant nos pas dans ses pas nous continuerons à apprendre de lui ? Plaisir gratuit de poursuivre une oeuvre de création originale ?

Je crois qu'il faut avoir le courage de se poser ces questions, aussi irrévérencieuses puissent-elles paraître. Je dirai plus tard comment les doutes exposés ici ont été pris en compte lors de la conception de la base de données informatique de la collection Frank. L'exposé de Sekiko Petitmengin, dans la suite de cet ouvrage, proposera un autre élément de réponse : la coopération de plusieurs centres de recherche japonais à ce projet ne prouve-t-elle pas que cette collection peut avoir un sens au-delà de la seule histoire de la japonologie française, ou de la sympathie de professeurs japonais importants pour Bernard Frank ?

Je pense pour ma part que l'on peut promettre deux utilités à la collection de Bernard Frank : être une source de référence ponctuelle pour un très petit nombre de chercheurs ; être un outil largement accessible au grand public et moins naïf que la moyenne des autres documents qui lui sont habituellement proposés sur les « religions japonaises ». Nous allons voir comment les conditions nécessaires à ces deux types d'utilisation sont justement plus facilement réalisables grâce aux moyens informatiques. Précisons seulement que chaque catégorie d'amulettes est introduite par une notice, en français et en japonais, rédigée par la main de Bernard Frank et traduite par Madame Frank, d'une qualité et d'une précision peu fréquentes sur le net. Il est également proposé des compléments bibliographiques. Ceux-ci seront mis à jour et augmentés. A terme, un glossaire ainsi que des textes complémentaires suscités par la base (tels ceux de ce panel par exemple) devraient être mis en ligne.

### **3. La base de données des talismans de papier – ce qu'elle permet**

#### **Va et vient entre chercheurs français et japonais**

Bernard Frank avait une connaissance des phénomènes religieux au Japon, et de l'iconographie bouddhique en particulier, que nous n'avons bien sûr pas. Il avait d'autre part une vision de sa collection et des pièces récoltées que nous ne pouvons que très partiellement reconstituer à travers des notes éparses et des documents connexes rassemblés dans ses pérégrinations. Nous, chercheurs français, ne pourrions pas faire grand chose de cette collection sans l'aide de spécialistes indigènes. L'immense travail d'identification des amulettes, de la divinité représentée, des inscriptions portées sur l'amulette, du lieu de provenance, bref tout ce qui va donner à la base de données sa précision et la rendre



exploitable par un petit nombre de savants chercheurs, n'est pas effectuable en France. La venue d'équipes japonaises à Paris s'est révélée nécessaire. Celles-ci ont procédé, en plusieurs temps, à la numérisation minutieuse de chaque amulette, ce qui a ensuite permis le déchiffrement, au Japon, par une équipe nombreuse sous la direction du Professeur Chijiwa Itaru 千々和到. Les résultats du travail effectué au Japon, une fois portés sur la base que nous avons établie, sont directement accessibles aux chercheurs français qui peuvent les intégrer à la connaissance qu'ils tirent des documents annexes de Frank.

### **Gestion économique d'une grande masse de données**

La collection de Frank convainc par le nombre inégalé de ses pièces, un millier, ce qui n'est qu'une goutte d'eau par rapport au nombre d'amulettes publiées au Japon, mais reste la plus grande collection en Occident. Il paraît indispensable que la présentation des divinités japonaises respecte la diversité que ce nombre révèle et dont il nous semble qu'il discute justement la pertinence du concept de panthéon : toute réduction à une centaine d'amulettes « représentatives » par exemple perdrait la scientificité que la multiplicité des amulettes de Frank autorise. Or aucun média classique ne permet de présenter mille objets en respectant les divers liens qui les unissent. Du simple fait du coût que cela implique, il n'est évidemment pas possible de publier un livre avec mille photos, ou de penser à une exposition présentant mille objets. Cela n'aurait de toute façon aucun sens. Les moyens informatiques permettent par contre de stocker une masse d'informations impressionnante pour un coût négligeable, de présenter toutes les amulettes de Frank sans effectuer de sélection, et sans se soucier de la taille des photos ou du nombre de caractères des notices explicatives.

### **Possibilité de compléter**

Mille amulettes ne sont pas toutes les amulettes. La base de Frank est donc forcément partielle, lacunaire. Il sera peut être possible, progressivement, de la compléter, par exemple avec les autres collections d'amulettes occidentales. Des discussions ont d'ailleurs été lancées pour un rapprochement de ces collections. La plasticité d'une base de données informatique permettra toutes les greffes.

### **Multiplicité des lectures**

Je crois important que la base de données soit largement ouverte, sans droit d'entrée ni copyright. Nous avons cherché à concevoir des fiches qui permettent plusieurs niveaux de

lecture. Une lecture très spécialisée, pour les quelques chercheurs qui aimeraient travailler sur l'iconographie religieuse japonaise ; une lecture savante, pour les spécialistes du Japon ou les étudiants qui connaîtraient un peu moins bien le monde du religieux au Japon et qui viendraient y trouver, à travers notices, glossaire et fiches, des manières de dire, de traduire, confirmées par l'expérience ; une lecture curieuse, par toute personne qui aimerait s'informer sur les religions japonaises<sup>12</sup> ; une lecture en forme de promenade, pour le plaisir des yeux<sup>13</sup>. Une lecture, surtout, qui ne soit pas structurée par une vision « panthéonesque » du religieux, qui puisse réorganiser l'ensemble des divinités selon d'autres critères que les catégories retenues *a priori* à la suite du *Butsuzô*. Ne sera-t-il pas fructueux, en dirigeant les recherches en fonction d'autres paramètres, de lire la base en fonction des efficacités des divinités ? De leur provenance géographique ? Du geste de leur main ? De l'année probable d'impression du talisman ? Ou de toute autre perspective que nous n'imaginons pas encore ?

---

<sup>12</sup> Alors que les principaux moteurs de recherche recensent plusieurs dizaines de milliers de sites français parlant des religions japonaises, rien n'a été conçu, à ma connaissance, par des chercheurs reconnus au sein d'institutions. Le niveau de connaissance proposé reste étonnamment basique. La nécessité de pages qui ouvrent à une connaissance de type académique apparaît de manière évidente.

<sup>13</sup> Un parcours présentant les amulettes préférées de Bernard Frank est en cours d'élaboration.

## Bibliographie

BARTHES, Roland. *L'empire des signes*, Champs Flammarion, 1970, p.119-126.

BUTEL, Jean-Michel. « Un japonologue peut-il être original ? La question et le cadre d'un travail ethnologique concernant le Japon à travers l'exemple de l'étude des lieux de culte pour amoureux », In *Atelier*, No 30, Société d'ethnologie, Paris X Nanterre, projet dirigé par Laurence Caillet, 2006, p. 101-138.

CHAMBERLAIN, Basil Hall. *Japanese Things – Being Notes on Various Subjects Connected with Japan, For the use of travellers and others*, Charles E. Tuttle Company, Rutland, Vermont and Tokyo, (1904) 1971.

CHAMBERLAIN, Basil Hall. *..Encore est vive la souris (Pensées et Réflexions)*, Lausanne, Payot, 1933.

FRANK, Bernard. « *E-fuda no o-fuda – Images gravées des temples du Japon : Un essai de corpus raisonné* », Ms. de la communication faite au 5<sup>e</sup> Colloque franco-japonais, 1988, 19 p., traduction japonaise partielle In SAKAI Tadao, FUKUI Fumimasa, YAMADA Toshiaki éd., *Nihon, chûgoku no shûkyô bunka no kenkyû* [Etudes sur la culture religieuse au Japon et en Chine], Hirakawa shuppan, 1991, p. 3-25.

FRANK, Bernard. *Le panthéon bouddhique au Japon – Collections d'Emile Guimet*, Catalogue du Musée national des arts asiatiques Guimet, Editions de la Réunion des musées nationaux, 1991, 335 p.

FRANK, Bernard. *Une grande figure du panthéon bouddhique au Japon, Bishamon-ten*. In Japon pluriel, Actes du premier colloque de la Société française des études japonaises, Picquier, 1995, p. 11-41.

FRANK, Bernard. « *Ofuda* » *kô* [Réflexion sur les charmes de papier]. In *Nihon bukkyô mandara* [Mandala bouddhique japonais], trad. Junko Frank, Fujiwara shoten, 2002, p. 303-390.

FRANK, Bernard. « *Ofuda* » *ni miru nihon bukkyô* [Le bouddhisme vu à travers les charmes de papier], trad. Junko Frank, Fujiwara shoten, 2006.

KUSUYA Shigetoshi. « *Nezumi wa mada ikiteiru* » – *chenbaren no denki* [*Encore est vive la souris – Le Journal de Chamberlain*], Yûshôdô 雄松堂, 1986.

KYBURZ, Josef. « Japanese Historical Documents and Foreign Collections ». In *Raundo tēburu zenkindai nihonshi- shiryô no kokusaiteki riyô no kadai, zenkindai nihonshi – shiryô no kôzô to jôhō shigenka no kenkyû*, Tôkyô daigaku shiryôhensanjo, 2005-3, p. 610-612.

LEROI-GOURHAN, André. *André Leroi-Gourhan : Pages oubliées sur le Japon*, recueil posthume établi par Jean-François Fesbre, Grenoble, Million, 2004.

SAKADE Yoshinobu. *Meiji no ofuda to, aru igirisujin* [Les charmes de papier de l'ère Meiji et un certain anglais], In *Daihôrin*, Daihôrin-kaku, 2004. Partie 1 : No 9, p. 42-47 ; partie 2 : No 10, p. 140-148.